

REFLEXIONS AUTOUR DE LA LENTEUR

SYLVANIE GODILLON

6t-bureau de recherche, UMR Géographie-Cités
Géographie, aménagement
godillon_sylvanie@yahoo.fr

GAËLE LESTEVEN

6t-bureau de recherche, UMR Géographie-Cités
Géographie, aménagement
gale.lesteven@yahoo.fr

SANDRA MALLET

EA2076 Habiter, IATEUR, Université de Reims
Urbanisme
sandra.mallet@univ-reims.fr

Depuis une trentaine d'années, les critiques de l'accélération se couplent d'une valorisation de la lenteur. Ces thématiques sont plutôt le domaine de sociologues ou de philosophes et font rarement l'objet d'une approche spatiale, même si les géographes s'intéressent de plus en plus aux questions temporelles.

S'intéresser à la lenteur conduit à mener des réflexions autour de la vitesse, entendue comme l'allure à laquelle se produit un phénomène pour évoluer, se transformer, se produire. Au sens premier, une vitesse est un rapport au temps avec des vitesses rapides et d'autres lentes. La lenteur n'existe donc pas dans l'absolu et est considérée en comparaison avec des mouvements ou des pratiques plus rapides.

Notre [appel à communication](#) interrogeait la valorisation récente de la lenteur comme objet d'étude et comme manière de faire de la recherche. Les textes que nous avons reçus nous ont étonnées par leur diversité tant dans les sujets d'étude (la mobilité des personnes âgées, les usagers d'un café *slow*, la protection d'une lagune, etc.) que par les territoires étudiés (Japon, Brésil, Indonésie, Espagne, etc.). Le thème, dans sa dimension réflexive, a souligné aussi une résistance importante chez les auteurs face à l'urgence de produire, réaffirmant l'importance du temps consacré au terrain, à la construction de la recherche et à la maturation des idées.

De la critique de l'accélération à la valorisation de la lenteur

Une critique de l'accélération des rythmes

Dans le domaine de la recherche en sciences humaines et sociales, l'urgence et la rapidité de changement des sociétés ont fait l'objet de nombreux travaux critiques. Pour le philosophe Paul Virilio ou l'historien Jean Chesneaux, par exemple, l'accélération de la réalité détruit notre sens de l'orientation, c'est-à-dire notre vision du monde. L'homme, privilégiant désormais le zapping permanent et l'immédiat, éprouverait des difficultés à se repérer dans l'axe passé-présent-avenir et à se penser dans le temps. Dénoncés depuis longtemps, les excès de la vitesse font aujourd'hui objet d'une attention particulière, et ce, dans différents domaines, en particulier ceux de l'environnement (Deléage, Sabin, 2014), de la psychologie (Aubert, 2003), du social et du politique (Laïdi, 2000 ; Rosa, 2005). Par contraste, la lenteur se trouve valorisée. Ralentir devient, pour certains, une qualité en réaction à l'accélération des rythmes contemporains.

Trois textes du numéro positionnent la lenteur dans les débats actuels en revenant sur les principaux acteurs qui ont porté cette notion et les mécanismes de diffusion des idées. La revue bibliographique de Thierry Paquot offre une vue d'ensemble de la littérature sur le thème de la lenteur. Elle pointe des parutions sur le sujet plutôt récentes, qui se multiplient suite à la naissance des mouvements *slow* à la fin des années 1980. L'article de Mireille Diestchy étudie les mécanismes d'apparition et de diffusion des mouvements *slow* décrits comme « symptomatiques d'une remise en question des rythmes contemporains ». Le compte-rendu du colloque sur « L'homme pressé » organisé par l'association Doc'Géo en octobre 2014 montre également que la lenteur est appréhendée par la plupart des intervenants du colloque comme « un contrepoint à la culture de la vitesse et de l'urgence présente dans de nombreuses sphères de la société ».

Dans le cadre du numéro, nous avons proposé un concours-photo pour interroger l'appréhension de la lenteur par d'autres médias que l'écrit. Les trois photographies lauréates, comme la plupart des propositions reçues, mettent en regard la lenteur avec des phénomènes rapides (l'allure à laquelle circulent automobiles et deux-roues ; une route ou des véhicules à l'arrêt qui, en eux mêmes, évoquent déjà la rapidité).

Lenteur et proximité : l'ancrage spatial des rapports au temps

La question de l'ancrage spatial des rapports au temps se retrouve dans plusieurs textes. A travers une lecture géographique du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, Philippe Gervais-Lambony analyse la tension entre désir de mouvement et désir d'ancrage. L'obsession du temps de certains habitants de planètes visitées, le déracinement et la nostalgie éprouvés par le protagoniste, l'attachement au lieu quitté, sont autant d'expériences qui font prendre conscience de la valeur de l'enracinement au Petit Prince. Anne Jégou, à sa manière, fait l'expérience de l'ancrage spatial du temps. Revenant à la lagune d'Albufera en Espagne, dix ans après sa première visite, elle observe que la lagune a peu changé en une décennie. Les enjeux de la durabilité, commandés par la nécessité d'agir vite, se heurtent à la lenteur du territoire.

La notion de lenteur est fréquemment associée à celle de proximité spatiale. En observant les pratiques de mobilité réduite des personnes âgées pauvres de la ville de Recife au Brésil, Pamela Quiroga montre que la lenteur devient partie intégrante du quotidien de ces personnes. Celles-ci, se déplaçant surtout à pied, cherchent à s'investir dans l'environnement immédiat de leur domicile. L'ancrage des rapports au temps dans l'espace tend à agréger la lenteur à la proximité, à l'ancrage local et à la valorisation patrimoniale alors que l'accélération du temps est associée aux notions de mondialisation et de modernité. Cette distinction se retrouve dans les trois photographies : d'un côté, une femme vietnamienne qui « semble venir d'ailleurs », un chiffonnier, des enfants ou des oiseaux ; de l'autre, une circulation rapide, des autocars et une route récemment asphaltée. Plus précisément, par sa photographie, Maeva Rakotoma propose une illustration forte de l'ancrage local de la vie quotidienne des individus : malgré la bitumisation d'une route malgache, celle-ci est investie par des enfants et des animaux, détournant en quelque sorte sa vocation à circuler rapidement.

La lenteur, objet de valorisations

Alors que la lenteur est souvent synonyme d'inaction, de mollesse, voire d'ennui, considérée parfois comme un obstacle (celui de la lenteur administrative, de certaines décisions politiques, de connexions numériques, etc.), elle est désormais valorisée en réaction à l'accélération des rythmes contemporains, par certains groupes comme les mouvements *slow*. Associée à la proximité spatiale, la notion est utilisée pour mettre en avant les spécificités locales face à la mondialisation et à la standardisation des modes de vie. Appartenant aux mouvements *slow* décryptés dans plusieurs contributions de ce numéro, la charte des *Cittàslow* implique la revitalisation des centres historiques, la favorisation des circuits-courts d'approvisionnement, ou encore l'éloignement des voitures du centre-ville et la présence d'espaces verts et de loisirs. La valorisation de la lenteur peut se faire au service de stratégies diverses, voire d'instrumentalisations. Etudiant la rhétorique de la *slow life* à Osaka au Japon, Sophie Bunik montre que la lenteur peut être un outil de marketing territorial au service d'une stratégie de réhabilitation de quartiers anciens, sans cette instrumentalisation ne modifie pas pour autant les inégalités socio-spatiales d'Osaka. L'attention portée à la lenteur se retrouve aussi en littérature : elle est alors rapprochée d'un certain art de vivre (Sansot, 2000), où le temps serait une « gourmandise qui exige un gourmet et non un bâfreur », nous dit Thierry Paquot. La lenteur serait également, selon Kundera, un moyen de sauvegarder la mémoire (Kundera, 1995).

Articulation des rythmes et des vitesses

Maîtriser des rythmes différents

Si la valorisation de la lenteur s'est construite en opposition à l'accélération, elle n'en est pas seulement l'opposé. La lenteur est une vitesse dont il convient de tenir compte, au même titre que la rapidité. Cette tendance à l'articulation des vitesses s'inscrit dans le contexte scientifique actuel, comme le rappelle le compte-rendu du colloque sur « L'homme pressé ». Il s'agit de comprendre comment ces deux rythmes, traditionnellement opposés, peuvent être articulés et maîtrisés au sein de la société.

Dans un contexte de métropolisation et de désynchronisation des temps collectifs, les individus cherchent moins le ralentissement que la maîtrise de leurs rythmes personnels. La quête de contrôle de son propre temps ressort des enquêtes menées par Jean Grosbellet auprès d'habitants de l'agglomération bordelaise. Les individus élaborent des stratégies en accélérant parfois, pour mieux ralentir ensuite. L'auteur illustre la manière dont le développement des technologies, en particulier le *smartphone*, devient un dispositif d'aide à cette régulation temporelle personnelle. Le texte pointe que le ralentissement est vécu de façon très différente selon qu'il est subi ou choisi. L'article de Pamela Quiroga montre, quant à lui, que la lenteur devient subie par les personnes âgées de Recife lorsqu'elles n'ont pas un réseau familial sur lequel s'appuyer.

La lenteur choisie témoigne d'une volonté de maîtrise de la société sur l'espace et la vie quotidienne : les mouvements *slow* prônent une réappropriation des modes de vie qui passent par leur ralentissement. Mais ils ne renoncent pas à la rapidité, bien au contraire. Les enquêtes réalisées par Mireille Diestchy auprès d'acteurs français de ces mouvements permettent de comprendre combien le *slow* regroupe un ensemble de valeurs paradoxales et ce, à tel point que la notion même de « lenteur » se trouve dévalorisée par les acteurs locaux de ces mouvements qui privilégient la recherche de la maîtrise des rythmes personnels. On retrouve cette combinaison de rythmes différents au sein d'un même espace dans la photographie de Pascal Clerc, *Au bord de la ville*, représentant une femme immobile au bord d'une route à trafic automobile rapide.

Articuler échelle locale et échelle globale

Les contributions de ce numéro mettent en évidence que l'articulation entre ces échelles est plus complexe qu'il n'y paraît et n'est pas sans provoquer de tension. Si l'échelle locale est d'abord perçue comme une source de justice environnementale et sociale face à une échelle globale standardisée, l'article de Mireille Diestchy pointe l'existence d'une tension : le local peut aussi refléter l'isolement et le conservatisme, tandis que le global peut être appréhendé comme ouverture et découverte. Ce qui est valorisé est moins la proximité spatiale que la proximité relationnelle qui se matérialise par des inscriptions dans des chaînes d'interdépendance. Ces réseaux dépassent ainsi la proximité spatiale et inscrivent les acteurs au sein dans un réseau d'interconnaissances qui s'inscrit à une échelle globale. Cette tension entre échelles se retrouve dans le texte de Sophie Buhnik. Elle note une certaine standardisation des grands projets urbains qui instrumentalisent la rhétorique du *slow* de la part des maîtres d'ouvrage dans un but de gentrification. Pourtant, ces processus d'embourgeoisement qui caractérisent les centres rénovés des métropoles occidentales ne se retrouvent pas au Japon. Ce sont les classes moyennes qui reviennent habiter au centre parce qu'il leur est de nouveau accessible. Dans sa photographie, Helin Karaman choisit de juxtaposer l'image d'une voiture d'un chiffonnier à celle des autocars de touristes, illustrant la tension entre l'horizon lointain des touristes venus découvrir Istanbul et l'ancrage local du chiffonnier qui arpente la ville à pied.

Aménager les vitesses en ville

La tension de ces différentes échelles intéresse particulièrement les aménageurs. Comment concilier les besoins de rapidité et de lenteur au sein d'un même espace ? Le texte de Xavier Desjardins s'appuie sur une des propositions de l'urbaniste Marc Wiel pour concilier les différents besoins de mobilité. Il s'agit non pas de diminuer l'ensemble des vitesses, mais de

« différencier différents types de mobilité ». Il distingue ainsi une mobilité de proximité, moins rapide que la mobilité d'agglomération et moins encore que les mobilités métropolitaine et interurbaine. Cette hiérarchisation des vitesses montre qu'il est possible d'articuler lenteur et rapidité au sein d'un même espace en répondant, non sans défis et nuisances, à la fois à la promotion de la qualité de vie à l'échelle du quartier et à la nécessité d'efficacité à l'échelle métropolitaine. Dans son texte, Jean Grosbellet démontre la nécessité d'aménager des espaces et des temps « ralentisseurs » pour aider les habitants de grandes agglomérations à maîtriser leur temps quotidien.

Mais cette promotion d'une vitesse rapide à l'échelle métropolitaine soulève d'autres problématiques. Dans un dossier de l'agence d'urbanisme de l'agglomération grenobloise intitulé *Excès de vitesse*, Francis Beaucire rappelle que la vitesse est un « bien intermédiaire qui permet de maximiser l'accès à toutes les ressources urbaines » (Beaucire, 2006 : 8). Augmenter la vitesse renforce donc l'accessibilité aux ressources. Le développement des voies rapides a permis la périurbanisation et notamment l'accès à la propriété des classes modestes. Xavier Desjardins s'interroge alors sur les impacts de la diminution des vitesses qui limiterait l'offre foncière disponible. Si la ville ralentie peut être défendue au nom de valeurs patrimoniales et environnementales, les impacts économiques, mais aussi sociaux d'un ralentissement des villes posent question.

Tenir compte de la lenteur dans l'étude géographique

Lenteur du terrain et maturation de la pensée

Au-delà des recherches géographiques sur la lenteur, les articles de ce numéro ont également été l'occasion de questionner la lenteur dans le travail du géographe. Les deux textes de la rubrique *Carnets de Terrain* et l'entretien proposé dans *Carnets de Débats* apportent une réflexion autour de la réalisation de terrain et de sa nécessaire lenteur. Le terrain est un élément constitutif du métier de géographe. Anne Jégou, retournant sur son premier terrain de recherche dix ans après, revendique « reste[r] une chercheuse de terrain qui tient toujours, et avant tout, à rencontrer les acteurs et à parcourir leurs territoires pour les comprendre ». Philippe Gervais-Lambony réfléchit au métier de géographe à travers sa lecture du *Petit Prince* : le géographe est aussi un explorateur, qui va sur le terrain pour comprendre « comment les hommes font [...] de la terre (leur « planète »), leur lieu ».

La notion de lenteur est évoquée à plusieurs reprises dans la description du travail de terrain. Tout d'abord, la temporalité du terrain et des personnes qui y vivent n'est pas toujours celle du chercheur. Béatrice Collignon rappelle qu'aller sur le terrain, c'est accepter qu'il ne se passe rien. Jean-Baptiste Bing sollicite le terme d'*aiôn*, ou temps vécu, pour désigner la lenteur comme outil privilégié pour le travail de terrain. Par opposition au *chrônos*, l'*aiôn* est compris ici comme « une temporalité maîtrisée autant qu'acceptée, un rythme lent choisi autant qu'assumé ». Pour lui, adopter la lenteur permet donc de prendre ses précautions. Le chercheur « reste plus lucide face aux chausse-trappes de la sous ou de la surinterprétation ».

La lenteur est ici assimilée à la durée. Le temps long permet de construire et maintenir le lien entre le chercheur et son terrain. Béatrice Collignon, entre deux phases longues de terrain,

s'y rend souvent, mais de façon brève. Il s'agit, dit-elle, « au moins de maintenir le lien ». Jean-Baptiste Bing qui analyse ses trois séjours en Indonésie note que ce « lien évolue » à chaque fois. Les idées mûrissent et rendent possible l'émergence de nouvelles thématiques. Béatrice Collignon note à propos de sa recherche sur les espaces domestiques qu'il lui a fallu entre sept et huit ans entre ses premières observations et l'idée d'en faire un objet de recherche. Elle explique simplement qu'en rentrant du terrain, elle ne savait pas quoi faire de ses données. Il lui a fallu un temps de maturation. Elle observe une lenteur sur le terrain, mais aussi en amont et en aval de celui-ci.

Le lien se maintient avec le terrain, mais évolue au fil du temps. Il devient un repère dans le parcours scientifique. Béatrice Collignon est retournée un long moment en Alaska dans le cadre de son habilitation à diriger des recherches. Anne Jégou souhaite conserver la lagune de l'Albufera comme repère dans son parcours scientifique. Elle envisage d'y revenir tous les dix ans. Ce pas de temps décennal rend « possible la maturation des idées dans le temps et favorise la réflexivité ». Elle note également que cette périodicité lui permet de s'émanciper partiellement des temporalités beaucoup plus courtes de la recherche contemporaine.

L'urgence de produire versus slow science

Précisément, les différents partisans de *slow science* pourfendent ces temporalités contraintes. L'utilisation de la notion de *slow science* se diffuse depuis une vingtaine d'années et des poches de résistance émergent (Gosselain, 2012). Sans refuser les modes de fonctionnement contemporains de la recherche, la communauté de scientifiques de la « Slow Science Academy » née à Berlin en 2010 milite pour redonner plus de temps et de moyens aux scientifiques pour mener à bien leurs travaux. Les « Désexcellents », originaires de l'Université Libre de Bruxelles, entendent, quant à eux, contrer les logiques dominées par la performance et la compétitivité et redonner de la qualité à la recherche, mais aussi à l'enseignement.

Dans la lignée du mouvement des « Désexcellents », Christine Chivallon dénonce « l'éparpillement de la pensée » et le phénomène de « starisation » de la pensée que connaît le monde de la recherche aujourd'hui. L'injonction est à publier davantage, dans « une course à la renommée ». Elle cite Pierre Bourdieu qui écrivait que « c'est surtout à travers le contrôle du temps que s'exerce le pouvoir académique » (Bourdieu, Wacquant, 1992 : 164). Christine Chivallon dénonce l'accumulation des publications, ce qui est, pour elle, antinomique avec la lenteur, laquelle va plutôt de pair avec la qualité. A ses yeux, prendre le temps, c'est forcément se donner les moyens d'explorer en profondeur. Jean-Baptiste Bing associe également la lenteur à la possibilité d'une certaine épaisseur à l'analyse : un travail scientifique sera plus efficace « si les impératifs de 'créativité' et de 'plaisir' remplacent celui 'd'immédiateté' ». Dans le domaine de la science comme dans d'autres domaines cités précédemment, la lenteur fait l'objet d'une valorisation. Philippe Gervais-Lambony, au détour d'une note, confesse que « prendre le temps d'écrire un article sur *le Petit Prince* est une manière de réaction à cette compression du temps ».

Cette dimension réflexive de la lenteur sur le travail du géographe pose également la question de l'articulation entre ralentissement et accélération. Jean-Baptiste Bing rappelle que « sur le terrain, alternent instants de célérité et moments de pause ». L'entretien réalisé auprès de Christine Chivallon et Béatrice Collignon révèle en filigrane le rythme du travail

intellectuel, différent de la régularité d'une chaîne de production industrielle, qui nécessite d'articuler le ralentissement et l'accélération des rythmes. La rédaction de cet éditorial est un exemple de cette articulation des vitesses de production intellectuelle : après la lenteur de la lecture de ces textes, de la maturation des idées et des débats sur les éléments à valoriser, l'écriture a fonctionné par à-coups, ralentissant pour trouver les mots justes ou relire les textes de ce numéro, et accélérant pour publier le numéro dans des délais courts.

* * *

Depuis trente ans, la mondialisation et la révolution numérique pèsent sur l'accélération des rythmes de vie contemporains. La naissance des mouvements *slow* à la fin des années 1980 et la littérature sur ce sujet qui se développe à partir des années 1990 se construisent en réaction à cette accélération.

Le temps se recompose sous l'influence de l'accélération des rythmes et du ralentissement des vitesses. Un des principaux apports de ce numéro est d'identifier les manières dont les différentes vitesses s'articulent entre elles. Le regard du géographe a notamment permis d'analyser la façon dont ces rapports différenciés au temps s'inscrivent dans l'espace, et, inversement, de comprendre comment l'espace participe à redéfinir le rapport au temps.

Prendre son temps est également une réflexion qui a gagné le monde de la recherche, et intéresse le géographe pour qui le temps du terrain prend un sens particulier. S'interroger sur l'articulation entre temporalité et spatialité en géographie rend finalement nécessaire le questionnement sur la volonté de faire une recherche réflexive et critique.

On espère que le lecteur pourra prendre le temps – et le plaisir - de découvrir ce numéro comme les auteurs l'ont pris pour écrire ces textes.

Références¹

AUBERT N. (2003), *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*, Paris, Flammarion, 375p.

BEAUCIRE F. (2006) « Une accessibilité aux ressources », *Excès de vitesse, Les dossiers de demain* n°5, Agence d'urbanisme de l'agglomération grenobloise, pp.8-9.

BOURDIEU P., WACQUANT L. (1992), *Réponses*, Paris, Seuil, 267p.

CHESNEAUX J. (1996), *Habiter le temps : passé, présent, futur, esquisse d'un dialogue politique*, Paris, Bayard Editions, 345p.

DELEAGE E., SABIN, G. (coord.) (2014), « Résister à l'ère du temps accéléré », *Ecologie & Politique*, n° 48, Paris, Les Presses de Sciences Po, pp.13-124.

¹ Les coordinatrices s'appuient principalement sur les contributions de ce numéro et leurs bibliographies respectives. Elles remercient vivement leurs auteurs pour la richesse des références. Elles s'appuient également sur la bibliographie mobilisée dans l'appel à communication.

GOSELAIN O. (2012) « Slow Science et désexcellence : Quelques poches de résistance en Belgique », communication au séminaire Politique des Sciences, 10 mai 2012, Paris, EHESS. En ligne : <http://pds.hypotheses.org/1968>. Page consultée le 28 août 2015.

KUNDERA M. (1995), *La lenteur*, Paris, Gallimard, 192p.

LAÏDI Z. (2000), *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 278p.

ROSA H. (2005, trad. en français 2010), *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 474p.

ROSA H. (2012), « Accélération et dépression. Réflexions sur le rapport au temps de notre époque », *Rhizome*, n° 43, p 4-13.

SANSOT P. (1998), *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivages, 224p.

VIRILIO P. (2004), *Ville panique. Ailleurs commence ici*, Paris, Galilée, 160p.